

SOMMAIRE

Voyage	11
--------	----

PREMIÈRE PARTIE

Cèdre et pierre	17
Orane	19
Première rentrée	23
Douze ans	27
Fièvre	31

DEUXIÈME PARTIE

Fenaison	37
Enfermer l'eau	39
Fugue	43

TROISIÈME PARTIE

La tricoteuse	49
L'île	53
Solitude	59
Le chat de Lucette	63

SOMMAIRE

QUATRIÈME PARTIE

L'heure de la marée	
Normal	77
Odette	84
L'hiver	88
Solitude	92
Bastien	96
L'hôpital	98
La marée	100

CINQUIÈME PARTIE

Cigales ininterrompues	105
Le vélo	109
Soeur Rom	115
Un mouton pas moutonnier	121

Voyage

Dans le train qui file son chemin de vent, souple et sinueux, un livre traîne. Seule dans son compartiment, après un coup d'œil sur les tristes bâtiments qui ne méritent pas le nom de maisons, les lugubres faubourgs et banlieues où l'entassement est l'unique urbanité, les lieux d'embouteillages malodorants et de temps gaspillé en inutilités empoisonnées, après un coup d'œil sur ce qui n'en vaut pas la peine, elle s'assoit.

Le livre est assis à côté d'elle. Il est couvert d'un papier kraft. Pas de titre, pas d'auteur. Livre anonyme et secret, il l'appelle de toute sa mince épaisseur.

Dehors, vraiment rien de bon. Il n'y aurait qu'à pleurer.

Elle prend le livre, le soupèse, l'entrouvre pour l'odeur ; ce parfum des pages... Plaisir sensuel, souvenirs d'école, envie d'histoires...

Puis elle l'ouvre au hasard. Des mots sont rangés là, des mots de tous les jours, en petites quantités dissociées, harmonieusement dispersées sur la page.

Elle en lit quelques-unes, légèrement. Elle n'est pas vraiment dans le livre. La tête pleine de ce qu'elle vient de vivre, teinté d'ennui, les bras las du poids du sac, les jambes encore toutes saccadées de la course dans les escaliers. Elle est ailleurs ; encore un peu avant, déjà un peu après, dans les projets, devoirs, obligations qui s'évaporent lentement.

Les mots l'arrêtent. Doucement, un à un, ils font lâcher prise à tous les petits doigts du temps ordinaire, qui veulent la retenir. Les mots, doucement, l'entraînent dans une ronde centrifuge. Ces petits mots, simples, créent tout un monde, alors qu'ils sont si peu. Ils chantent. Comme un oiseau, ils répètent certains sons et jouent avec. Comme des danseurs, ils se répartissent l'espace. Comme un demiurge, ils créent un autre ailleurs.

Elle lâche peu à peu les petits doigts griffus. Elle se laisse entraîner. Elle suit la ronde et s'éloigne à grandes ondes de son proche passé, de son futur proche, de son présent dans ce train...

Son regard glisse vers la fenêtre. Le train traverse maintenant un lieu immense, une prairie presque unicolore. Les mots s'y posent. Rien ne laisse percevoir la vitesse. C'est si calme, si simple.

Instinctivement, ses doigts se mettent à bouger, ouvrent le sac, sortent un stylo, sortent l'agenda. Et prenant une page au hasard, méprisant les rendez-vous et les calculs, ils se mettent à écrire.

PREMIÈRE PARTIE

Fièvre

De la fumée monte derrière la fenêtre. C'est un jour gris et barbouillé. Des bambous traversent en obliques vertes cet espace mesquin, travaillé de barreaux. Les barreaux sont de bambou aussi. Ils n'ont plus de couleur. La fumée n'est que du gris sur du gris. D'où vient-elle ? De sa place, il ne peut le savoir. La fièvre lui donne si chaud qu'il a enlevé la moustiquaire. Kim Duong le grondera, c'est sûr. Mais au moins le gris du ciel n'est pas entravé par cette trame serrée.

Le village est vide. Tout le monde est aux rizières, et leurs voix sont si lointaines que c'est à peine si, par moments, un cri traverse l'espace jusqu'à lui. Il devrait y être, lui aussi, en train d'aider sa mère. Combien de temps restera-t-il coincé ici ?

Il espère un oiseau, une trace vive... Rien. Pas un bruit. Le silence l'étouffe comme une couverture. Le monde entier se brouille. Le sang vient battre dans ses oreilles, et il semble épaissir le silence. Il a chaud.

La natte est mouillée de sueur. Il essaie de se retourner, y renonce.

Il voit maintenant des lances de guerriers dans les lignes entrecroisées des bambous. La fièvre monte. C'est un manga qui s'anime. La violence, là, tout près. Des lances s'entrechoquent. La peur vient s'asseoir sur son ventre, et son poids lui fait mal.

Puis les lances guerrières s'amollissent. Des serpents ondulent, regardent vers lui, langues dardées. Ils cherchent à atteindre la couchette. Ils balancent leur tête. Il se recroqueville, cherche à retenir sa respiration, il ne faut pas qu'« ils » le remarquent, mais il halète de plus en plus. La fumée devient eau où nagent les serpents. L'eau gagne, emplît la fenêtre, va arriver jusqu'à lui. Il va se noyer ! Il n'arrive pas à crier, les bambous obstruent sa gorge, d'ailleurs il est seul, complètement seul, et les rizières sont si loin...

Soudain la porte s'ouvre. Au cri poussé par Kim Duong, il sursaute et tout reprend sa place. Mais sa sœur a vu ses yeux sur-brillants, la flaque de sueur, le tremblement de ses membres... Oui, elle va remettre la moustiquaire, mais sans rien dire. Et avant, doucement, elle éponge son front et ses cheveux à l'aide de sa tunique... Le verre d'eau qu'elle lui apporte ne l'effraie plus. Il se détend, rassuré par sa présence. Un oiseau vient se poser au milieu des bambous...

DEUXIÈME PARTIE

Fenaison

C'était l'été. Sur chaque branche stridulait une cigale, de tout son ventre. Les hommes assoupis somnolaient sur les charrettes, lâchant les rênes des chevaux, assez sages et dégourdis pour rentrer sans aide. Ils revenaient, nonchalants, gourmands parfois de quelque feuille mais si sages, si sages... Leur transpiration, seule humidité dans cet air de foin sec, séchait vite sous le ciel lacustre où quelques nuages-nénuphars avaient poussé.

L'acmé de la saison jetait du feu liquide sur la Terre.

CINQUIÈME PARTIE

Cigales ininterrompues

C'étaient des cigales ininterrompues comme un flot un torrent qui m'emporte mon amour je suis soulevée engloutie je ne comprends pas ce qu'elles disent le torrent roule sous les arbres de force ou de tendresse feuilles vertes feuilles mortes brindilles couleurs blancheur c'est l'écume je dévale entre des roches bleues sous des ponts de pierre cigales l'été cigales entêtantes envoûtantes ton parfum ta sublime peau fragrance pas d'enfance toujours payer le crime de non-amour et ce torrent de chants d'insectes de l'eau et de l'écume entre des roches engloutie je vais soulevée je vais emportée je vais je mouline bras jambes tête ma roue tourne dans l'eau cigales folles un chant unique soudain fait de toutes leurs voix petits ruisseaux torrent fou je tourne en rond unique voix ton chant peut-être ô ciel comment te regarder c'est l'immense bleu de la nuit orangée par la lune c'est ce chavirement des collines c'est l'embrasement silencieux c'est comment le dire plus de mots que de l'infini je me dilate dilate dilate je deviens l'univers et

c'est toi seulement ton regard lune sur la mer la colline la garrigue toi tes lèvres sur ce calcaire tu es infini dans ma nuit d'été le tonnerre ne menace rien les cigales folles n'en tiennent aucun compte immensité de tes bras que tu ouvres ô cœur univers toujours la nuit comme ultime beauté ultime paix privilège du silence bouleversée je fuis vers toi ai-je jamais fait autre chose depuis si longtemps je cours je tombe je vole aussi tu es partout autour de moi les pierres du mur le chant insectien les herbes du fond de l'eau les étoiles froides et la lune chaude tes lèvres chaudes je ne peux plus dormir délire il faut je me réveille je reviens le courant trop fort impossible univers trop grand tu enveloppes tout destin fragilité je ne suis que l'eau que l'ève que nuée poussée par le vent dans cet immense toi et je viens je viens je viens j'oublie tout cigales sur les ailes de ce chant rythmé scandé énérvé sur le flot de cette eau courante feulante emportante dans les notes de mon cœur ailé volé tarabusté je suis plume au vent les voitures passent sans exister plus rien ne me dérange et je serai tour à tour choucas ou martinet cigales de l'été c'est vous qui m'avez emportée rendue folle et transcendée cigales de l'été vous m'accompagnerez je roule toujours dans ce torrent et il ne doit pas y avoir aux torrents d'autre fin que le sel des marées d'autre oubli que l'immensité d'autre geste que cette immense fusion sans fin et lancinants le flux et le reflux je t'aime je t'aime je t'aime sous la baguette de la lune.

Le vélo
à mon arrière-grand-mère

C'est une petite route ensoleillée, de poussière blanche. Sinueuse, elle descend tout doucement vers le village invisible. Étroite et déserte, elle porte le silence de cette campagne emplie de chants d'oiseaux, de meuglements, de bruits de seaux.

Le vélo a beaucoup roulé, et cela se voit. La poussière, agglutinée à l'huile de vaseline, encrasse la chaîne, le moyeu de la roue arrière, et même les rayons, vers le centre. La rouille a attaqué aux soudures.

Mais ça ne fait rien. Elle continue de pédaler, de façon presque machinale puisque ça descend. Elle sait qu'il va falloir affronter les regards du village. Les commérages. Les rumeurs.

Elle a l'habitude.

Elle revient après tout après tant de mois d'absence ! Et puis, une femme sur un vélo, c'est indécent. Déjà, sa décision de faire des études avait choqué, son agrégation de philosophie avait scandalisé. Une femme n'a pas besoin de telles études !

Elle ne savait pas jouer du piano...

Elle revient, et sa jupe est sale. Les mailles du filet qui la protège des rayons de la roue sont comblées, de poussière, de débris végétaux, même de petits cailloux...

Pensive, elle pédale.

Derrière elle, la petite remorque bringuebale, cahotant sur chaque caillou, sur chaque trou. Il y a belle lurette qu'elle a cessé d'éviter les bouses : tant pis ! Son petit bagage est constellé de taches variées, anciennes, récentes, et raconte son périple. Une large tache blanche, guano d'origine inconnue, sur le dessus, atteste qu'elle a atteint la mer... une mer.

Le départ fut une lutte. Des parents désespérés, des amis inquiets, des voisins hostiles... De l'incompréhension partout.

Jour après jour, brimborion après brimborion, paquet après paquet, dialogue après ton sans appel, elle a avancé. Jour après jour, elle a vu les « Elle rêve ! » devenir des « Elle est folle ! » et les « Elle ne le fera jamais » se transformer en « Elle ne va quand même pas le faire ! »

Si. Elle l'a fait.

Plus décidée à vivre que son frère, sachant à quoi la condamne la société, elle a profité de sa jeunesse. Elle l'a fait. Elle est partie.

Au départ, une inconnue – bien cachée en elle : sera-t-elle capable d'aller jusqu'au bout ? Partir, et voir ensuite.

Après ? Il n'y a plus qu'à pédaler.

Elle a bien sûr connu les jours de pluie, avec la jupe, collée aux jambes, qui devient entrave. Les jours de soleil – la voilette de son chapeau protège un peu. La transpiration, les manches un peu trop ajustées aux épaules, et là c'est au dos que colle le tissu. Il y a le vent aussi. Le vent de face, qui lui aussi entrave les jambes dans la longue jupe, et qui, même à plat, vous donne la fatigue d'une côte sans fin. Le vent de côté, qui bouscule par rafales, qui déséquilibre au passage d'une charrette, qui pousse vers le fossé.

Mais ces longues étapes de lutte physique sont faites de victoires infinies, puisqu'elle avance, puisqu'elle continue...

Ensuite il y a les petits soucis – rhumes, genoux qui voudraient l'extension, fesses douloureuses, mollets qui n'en peuvent plus... et le ventre ! Les routes sont pleines de trous, de bosses. Toute descente rapide est un piège de secousses, de cahots, qui brise les bras désespérément accrochés – mais qui laisse le ventre endolori, malheureux, pour de très longues minutes...

Voyage fou.

Car ce n'est pas tout. Il faut manger, il faut dormir. Et il faudrait se laver.

Donc rencontrer des gens. Leur stupeur. Leur désapprobation. Leur haine parfois.

Manger : entrer dans une boulangerie, sale et hirsute. Dépenaillée. Regards (surtout le dimanche !).

Acheter son pain, humblement. Avoir envie d'une soupe chaude. Hésiter à l'entrée des tavernes. Tâcher de voir, à travers les vitres, s'il y a du monde. Quel genre de monde. Renoncer, souvent. Se contenter de peu, se contenter de froid. À la saison des fruits, en voler quelques-uns.

Ah, les pommes de Normandie !

Tiens, il est facile de mettre en relation les dates (enfin... les saisons) et les lieux, grâce aux fruits...

Dormir : la difficulté la plus ardue. Car elle est femme, et seule. Trouver une auberge n'est pas toujours facile. Dormir dehors est trop dangereux. Chez l'habitant ? Sans savoir chez qui ? Heureusement, il y a les presbytères... L'accueil est variable.

Elle a eu de bonnes surprises : un poulet délectable, tué en son honneur, pour un repas gai et sans reproches ; une discussion intelligente, approfondie, menée par un curé qui aimait la philo ; plusieurs fois, des dialogues sur la foi, pas toujours dogmatiques... Il lui reste aussi le souvenir répugnant de ce chafouin qui la frôlait tant qu'il pouvait ; et les méfiants, qui l'enfermaient à clé, et les radins, qui n'offraient que la paillasse – mais essayaient de lui soutirer quelque argent...

Et toujours, partout, le problème de la toilette, de l'intimité.

Parfois, souvent, elle repartait au matin, pas nourrie, pas lavée. Elle cherchait un cours d'eau, un ruisseau, pour faire le minimum...

Un petit torrent, dans les Alpes, à l'eau pure et glacée, un matin d'octobre aux feuillages roux : elle avait réussi à attraper une truite ! Torrent de cocagne, journée merveilleuse, elle était repartie heureuse, légère, malgré les côtes alpines, où vélo et remorque révélaient leur poids.

Mais aussi des zones sans eau, ou trop marécageuses. Mais aussi des endroits où des yeux rôdaient. Mais aussi des jours désespérés, au ciel bas, aux mollets durcis, au dos douloureux...

Elle arrive, maintenant.

Tous ces souvenirs qui roulent dans sa tête, toute cette liberté, cette beauté... Saura-t-elle partager, raconter ? Et surtout, pourra-t-elle ?

L'hostilité du départ, elle va la retrouver. Plus encore, peut-être.

Elle n'avance pas vite. La petite route lentement se déroule, entre les herbages où paissent vaches et veaux. Le soir tout doucement s'approche. C'est l'heure sereine. Le calme l'atteint, le calme l'emplit.

Elle arrive...

Sæur Rom

Derrière une roulotte de bois
Derrière une roulotte de joie
Je marche
Mes jupons colorés
Se balancent à mon pas
Mon pas qui suit
Le pas du cheval
Et le soir
Je danse, je danse
Je danse
La souplesse du chèvrefeuille
Et son parfum qui m'enivre
Je danse pour le ciel
Mes mains prient et jouent
J'entends le ruisseau chanter
Et rire les enfants
Je danse la vie
La joie du corps
L'impatience de vivre

Derrière une autre roulotte
Où mes coffres cahotent
Je marche
Mes jupons colorés
Se balancent à mon pas
Un petit s'y accroche
Un autre est dans mes bras
Et le soir
Je danse, je danse
Je danse
La paix du sommeil des petits
La plénitude de mes seins
Je danse pour le feu
Mes hanches roulent et cambrent
J'entends le ruisseau chanter
Et dormir mes enfants
Je danse l'amour
La tendresse des petits
La patience des mères

Derrière une roulotte
Et des enfants qui trottent
Je marche
Mes jupons colorés
Se balancent à mon pas
Des paniers à mon bras
Je cueille pour le repas

Je ramasse du bois
Je surveille la smala
Et le soir
Je danse, je danse
Je danse
La fatigue des jours
La fatigue des reins
Je danse pour la nuit
Et mes mains abîmées
Mes mains suppliantes
Demandent le retour
De mes joies de ruisseau

Dans la caravane tirée
Par des chevaux mécaniques
Assise
Ma tête fatiguée
Se balance aux virages
Sans la voir ou la connaître
Laisse passer la route
Mon homme maintenant
N'a plus que des paroles dures
Mes fils à leur tour sont des hommes
Mes filles à leur tour sont à des hommes
Et le soir
Je tremble, je tremble
Je tremble

En écoutant gronder
L'autoroute à côté
Dans les parfums de poubelles
Je tremble
D'une visite cette nuit
Des pleurs d'enfants effrayés
De la nécessité
De partir sans rien dire
Sans droit et sans mémoire
Partir encore
Mais sans feu ni ruisseau
Sans roulotte ni danse
Et les enfants ne rient plus
Que des bêtises qu'ils font
Pour se moquer de cette vie...

Un mouton pas moutonnier

Chaque soir, pendant des années, ils se sont enfermés dans des boîtes, enfouis dans des trous, dans les banlieues anonymes des grandes cités.

Chaque soir, pendant des années.

Ce soir-là, au mois de juin, sur ce jardin des ombres, un peu de vent du Nord portait un peu de folie.

Et puis le mouton est arrivé. Un mouton échappé, un mouton gauche, un mouton couvert de plusieurs kilos de laine, pelotes encore enfouies dans les boucles de sa toison.

Un mouton oublié par le rasoir du tondeur.

Il ne courait pas, non. Il roulait, placide, boule de laine aux pattes disparues.

Et aux fenêtres, des visages sont apparus, de plus en plus nombreux. Des yeux emplis de points d'interrogation. Des mâchoires qui lentement tombaient.

Et puis bizarrement les fenêtres, ni jour ni nuit, se sont vidées de leurs marionnettes.

Et les rues se sont peuplées de silhouettes silencieuses, sorties des boîtes, suivant un mouton, un mouton gauche et bouclé, qui roulait tout doucement.

L'appellation Sicania réfère au premier peuple de Sicile et à son volcan, car les idées et l'écriture sont éruption et dérangement.

L'association Sicania a le souci d'une exigence de qualité littéraire, artistique et poétique. Elle s'inscrit dans la convivialité des pluriels, ceux des cultures, des langues, des êtres.

Elle s'ouvre à tous les genres littéraires, accueille les récits de la vie, affectionne les auteurs inclassables.

Ceux qui publient avec Sicania sont des compagnons de route.

L'association Sicania fait le choix d'une démarche de maillage, de connivence, de travail commun avec l'auteur-e, pour que chaque publication soit une coulée de lave régénérante dans nos vies.

Déjà paru chez Sicania :

- Nice, regards croisés (photos et textes poétiques)
- Voyages au pays des livres (textes choisis)
- Aux mots de courir le monde (poésies)